

LA GENÈSE DE LA CITÉ PHÉNICIENNE EN MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE : LES MYTHES ET LES FAITS

MOHAMED HASSINE FANTAR
Université de Tunis

Résumé

Les Phéniciens sont des Cananéens enrichis par les apports des Peuples de la Mer. Au cours de leurs navigations, ils eurent des contacts avec d'autres ethnies et d'autres cultures ; ils fondèrent de nombreuses cités en Méditerranée occidentale : Gadeira, Lixus, Utique, Nora, Tharros et d'autres. Ce faisant, ils diffusèrent les expériences de l'Orient mésopotamien et égyptien ainsi que leurs propres expériences, notamment l'alphabet. La mythologie et les auteurs de l'Antiquité gréco-latine sont largement mis à contribution pour l'instruction de ce dossier. Ils véhiculent d'ailleurs de très riches informations sur les origines et le déroulement de la grande aventure phénicienne.

Pour se présenter, ceux que les Grecs nous ont appris à nommer Phéniciens, se disaient Cananéens. À l'origine, les Hellènes semblent l'avoir inventé pour leur propre usage. Les populations qui se considéraient originaires de la contrée que se partageaient les cités de Tyr, Sidon, Byblos, Arvad, etc. ne semblent pas avoir reconnu cet ethnonyme. Il devait leur paraître barbare. Mais il a pu résister aux vicissitudes de l'histoire grâce aux nombreux copistes des manuscrits grecs et latins qui furent des moines, des humanistes de la Renaissance et tous les militants de l'helléno-centrisme en Europe. Quant à l'ethnonyme « Cananéen », il a disparu avec les Écrits des métropoles cananéennes.

Aujourd'hui, l'historiographie contemporaine peut légitimer l'emploi de l'ethnonyme « Phéniciens » par le souci de rendre compte de la révolution qui marqua le passage de l'âge du bronze à l'âge du fer. Cette révolution était dans une certaine mesure le résultat de l'invasion des Peuples de la Mer qui, entre la fin du XIIIe et le début du XIIe millénaire, avaient déferlé sur l'Anatolie, l'Amourru et le pays de Canaan qu'ils ravagèrent et pillèrent en détruisant tout sur leur chemin. Le royaume hittite et les cités cananéennes, comme Ugarit, furent définitivement anéanties. D'autres cités comme Byblos, Sidon et Tyr, bien que ravagées et cruellement pillées, réussirent à se relever. Quant à ces Peuples de la Mer, ils finirent par se désagréger pour se souder aux peuples agressés et s'y fondre. Les Philistins s'installèrent dans la région de Gaza et donnèrent leur nom à la Palestine. La région fut profondément transformée par des apports multiples. Les conséquences de cette invasion furent ethniques, culturelles, politiques et technologiques : les Sémites de la région durent absorber des populations venues d'ailleurs, du nord et des îles méditerranéennes comme les Shekelesh, originaires sans doute de Sicile, et les Sherden qui seraient venus de Sardaigne. Avec l'invasion des Peuples de la

Mer, certains États disparurent comme les royaumes des Hittites et d'Ugarit. Il y eut de nouveaux États, comme Israël, qui se constituèrent aux dépens des petits royaumes cananéens dont la tragédie est racontée par l'Ancien Testament. Installés à Gaza, les Philistins fusionnèrent avec les Cananéens de la région. C'était donc une nouvelle géopolitique avec de multiples apports démographiques, politiques, technologiques et culturels.

Du point de vue technologique, les Peuples de la Mer favorisèrent, directement ou indirectement, l'introduction d'une nouvelle métallurgie : le fer détrôna le bronze, ce qui fut à l'origine de la diffusion du clou dont l'usage remplaça l'encastrement par tenons et mortaises. C'est à cette époque qu'eut lieu, en outre, l'invention de la quille et des membrures au profit des chantiers navals qui s'en trouvèrent aptes à construire des navires solides et performants tant pour la vitesse que pour le tonnage. Ils résistent mieux à la pression des vagues et déchirent plus aisément les ondes marines pour réduire les distances. Avec une telle batellerie, on pouvait entreprendre de très lointains voyages.

Pour rendre compte de ces multiples faits nouveaux, on adopte l'ethnonyme « Phéniciens » pour désigner les populations des territoires que partageaient les cités de la côte du Liban et de la Syrie jusqu'au Tell Sukas. Quant au nom Cananéen, on le garde pour l'âge du bronze. L'histoire des Phéniciens commence donc avec l'invasion des Peuples de la Mer, c'est-à-dire après 1200 avant J.-C. Si Ugarit est une cité cananéenne, Tyr, Sidon et Byblos ne sont dites cités cananéennes que jusqu'à la veille de l'invasion des Peuples de la Mer. Pour rendre compte des multiples conséquences de cette invasion, l'historiographie contemporaine propose de substituer l'ethnonyme « Phéniciens » à celui de Cananéens. C'est une simple convention heuristique. Les cités cananéennes deviennent cités

phéniciennes avec la fin de l'âge du bronze, c'est-à-dire au lendemain de l'invasion des Peuples de la Mer, invasion qui signa la fin d'une époque et inaugura la genèse d'une autre.

Profitant de la conjoncture, les Phéniciens se lancèrent en Méditerranée pour une aventure qui s'avéra très féconde. Pour pallier l'étroitesse de leurs terres cultivables et la modicité de leurs ressources, ils décidèrent de partir à la recherche d'autres horizons. Ce nouvel engagement phénicien en Méditerranée est perceptible à travers des mythes et des faits. Pour les récits mythiques, nous avons choisi ceux dont les protagonistes sont Ousôos, Europe et Cadmos.

Nous devons le mythe d'Ousôos à *Sanchuniathon*, un historiographe phénicien qui, dit-on, vécut à l'époque de Moïse, c'est-à-dire à la fin de l'âge du bronze et à l'aube de l'âge du fer ; il serait contemporain de la genèse des cités phéniciennes. Son nom est théophore, il signifie « *Don du dieu Sakon* » qui est bien connu dans le panthéon phénicien. Certains l'ont identifié au dieu grec Hermès. La racine phénicienne à laquelle se rattacherait le théonyme semble receler la notion de direction ou de gouvernance. Le théonyme « *Skn* » est attesté dans l'onomastique punique de Carthage. Cela dit, il faut reconnaître que, de l'œuvre de *Sanchuniathon*, nous ne disposons que de quelques extraits dont l'authenticité n'est pas reconnue par tous. Le doute qu'ils soulèvent est dû à l'écart chronologique entre la version originelle qui remonterait au XI^e siècle avant J.-C. et la traduction grecque de Philon de Byblos qui vivait à l'époque de l'empereur Hadrien qui régna de 117 à 138 après J.-C. Le scepticisme provient également de la différence linguistique et du fait que même les anthroponymes, voire les théonymes, se trouvent traduits et versés dans des moules grecs. Il faut ajouter que les extraits de l'œuvre de Philon de Byblos nous sont parvenus à travers le philtre d'un ecclésiastique, Eusèbe de Césarée, qui vivait au IV^e siècle après J.-C., si bien qu'on reçoit une pensée païenne dans une œuvre chrétienne. Mais il se trouve que les extraits de Philon de Byblos recèlent de nombreux sémitismes, ce qui militerait en faveur de l'historicité d'une œuvre sémitique, en l'occurrence phénicienne. Parmi les sémitismes attestés, il y a des théonymes comme *El*, *Dagan*, *Elioun*, divinités bien connues dans l'Univers des Phéniciens. Par ailleurs, le frère d'Ousôos avait deux noms, l'un est grec, Hypsouranios, composé du nom grec « *ouranos* » qui signifie « ciel », préfixé par l'adverbe grec « *hynsi* » chargé de l'idée de hauteur. Or, chez Philon de Byblos, Hypsouranios est également appelé « *Samemroumos* », composé du nom phénicien « *Shmm* » qui signifie « cieux » et de l'adjectif, également phénicien, « *Rmm* » avec le sens de haut, d'élevé.

Dans la tradition de *Sanchuniathon*, Ousôos et Hypsouranios sont deux frères, originaires de Tyr. À Ousôos, le chasseur, on attribue l'invention des vête-

ments et la construction du premier navire tyrien. De ce fait, il passe pour être le premier navigateur phénicien. Par un jour de fortes pluies et de vent violent, un grand incendie éclate dans une forêt de Tyr. Pour fuir et avoir la vie sauve, Ousôos prend un arbre, le débranche, le jette à la mer et l'enfourche. Le courant l'emporte jusqu'à l'île où il s'installe. Mais c'est aussi le départ des grandes navigations phéniciennes à travers toute la Méditerranée. Pour ce faire, les Phéniciens vont mettre à profit les découvertes réalisées dans les domaines de la métallurgie et de la charpenterie. Désormais, le clou, la quille et les membrures permettent de construire des navires capables d'accomplir de très longues traversées. Les navigateurs de Tyr parviennent à construire un pont gigantesque entre l'Orient et l'Occident.

C'est ce que raconte le mythe d'Europe, la ravissante princesse de Tyr. Pour la notice d'Europe qui figure dans son *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Pierre Grimal consulta de nombreux auteurs anciens et modernes. Fille d'Agénor, roi de Tyr, Europe attire l'attention de Zeus qui, enflammé d'amour pour sa beauté, décide de la ravir et de la connaître. Pour l'approcher, que faire ? Alors qu'elle joue sur la plage de Tyr, Zeus se transforme en un taureau « *d'une éclatante blancheur*, écrit Paul Grimal, *aux cornes semblables à un croissant de lune*. Puis, il vint sous cette forme se coucher aux pieds de la jeune fille. Celle-ci, d'abord effrayée, s'enhardit, caresse l'animal et s'assoit sur son dos. Aussitôt, le taureau de se relever et de s'élançer vers la mer ». Dans l'île de Crète, auprès d'une source, sous des platanes à Gortyne, Zeus s'unit à la princesse tyrienne. Ils eurent des enfants qui essaimèrent à leur tour et contribuèrent à meubler la mythologie des Grecs.

Europe de Tyr est désormais présente dans le répertoire iconographique de l'Antiquité et dans l'imaginaire des artistes de la Renaissance et des périodes moderne et contemporaine : Hésiode en parle dans sa *Théogonie* : elle enfourche le taureau sur l'une des métopes du temple F de Sélinonte, en Sicile, qui date du VI^e siècle avant J.-C. Cette métope est visible au musée de Palerme. Diodore de Sicile (IV, 60) évoque cette aventure du Maître de l'Olympe en ces termes : « *Alors qu'il régnait sur la Crète, Zeus qui avait enlevé Europe de Phénicie et l'avait transportée en Crète sur un taureau, selon ce qui est dit, s'unit à elle et engendra trois fils, Minos, Rhadamanthe et Sarpédon*. ». Le mythe de l'enlèvement d'Europe a inspiré une foule de peintres et de sculpteurs auxquels il faut ajouter les mosaïstes de l'Antiquité romaine. Bien que les historiens n'insistent guère sur la signification de ce mythe, on peut reconnaître dans l'union de Zeus avec la princesse tyrienne Europe un beau mariage entre le Divin et l'Humain, entre l'Orient et l'Occident. C'est la Phénicie qui, grosse de toutes les merveilles de l'Orient, se rend en Grèce pour les faire connaître et les partager. C'est la Grâce de l'Orient dont l'Occident devrait se souvenir.

Au rapt de la princesse Europe fera suite le voyage de Cadmos, son frère, qui dut se rendre en Grèce avec sa mère et ses autres frères. Agénor, le roi de Tyr, leur confia la mission de ramener Europe avec ordre de ne retourner à Tyr que s'ils réussissent à la retrouver et à la ramener. Leurs efforts n'ayant pas abouti, ils s'installèrent en Grèce où Cadmos fonda la ville de Thèbes conformément aux instructions de l'oracle de Delphes qui lui recommanda d'abandonner la poursuite d'Europe. Il y fit souche et eut une foisonnante progéniture.

Pour préparer la notice Cadmos, Paul Grimal a consulté les travaux de toute une pléiade d'historiens, de poètes et de polygraphes, ce qui traduit la prégnance du mythe de ce héros dans la pensée et l'imaginaire des Grecs. Par sa fille Ino, il s'est fait une présence dans les vers 333 - 350 du chant V de l'Odyssée, où nous lisons : « *Mais Ino l'aperçut (Ulysse sur un radeau poussé par les vents vers l'abîme), la fille de Cadmos aux chevilles bien prises et douée de la voix, devint au fond des mers Leucothéa et tient son rang parmi les dieux* ». Diodore de Sicile (IV, 2, 1) rapporte le mythe de Cadmos en ces termes : « *Les Grecs disent, en effet, que Cadmos, fils d'Agénor, fut envoyé par le roi hors de Phénicie pour rechercher Europe, en recevant pour instruction soit de ramener la jeune fille, soit de ne plus revenir en Phénicie. Après avoir parcouru de nombreux pays sans avoir pu la retrouver, il renonça à rentrer chez lui. Arrivé en Béotie, suivant l'oracle qui lui avait été rendu, il fonda Thèbes. Une fois installé là, il épousa Harmonie, fille d'Aphrodite, et d'elle, il engendra Sémélé, Ino, Autooné, Agavé et aussi Polydora* ».

À propos de Cadmos, voici une tradition rapportée par Hérodote (IV, 147) : « *En effet, Cadmos, fils d'Agénor, pendant qu'il cherchait Europe, avait abordé dans l'île appelée aujourd'hui Théra ; et, y ayant abordé, soit que le pays lui eût plu, soit qu'un autre motif l'eût engagé à faire ce qu'il fit, il laissa dans cette île des Phéniciens, entre autres Membliaros, qui était de sa parenté* ».

Ces témoignages attestent une immigration phénicienne en terre grecque. À l'âge du bronze, la Méditerranée était sillonnée par la marine mycénienne dont on a retrouvé les traces en Méditerranée occidentale, notamment en Sicile, en Sardaigne et dans la péninsule Ibérique. À cette époque, les Mycéniens laissèrent des empreintes sur les côtes cananéennes. Dans une étude consacrée à la civilisation mycénienne, Josette Renard écrit : « *À partir du XVe siècle avant J.-C., les Mycéniens intensifient les contacts en Méditerranée occidentale et orientale mais sans jamais imposer de domination politique. Les vases, retrouvés aussi bien dans la vallée du Pô que sur la côte syrienne ou dans la haute vallée du Nil, témoignent de la présence mycénienne dont la nature reste à préciser* ».

D'après les multiples traditions grecques, Cadmos, qui évoque l'immigration des Phéniciens en Grèce,

s'illustra par de nombreux faits culturels : fondation de villes comme Cadmée ou Thèbes, introduction de cultes comme celui de Dionysos. Mais le plus important de ses apports est, en Grèce, l'écriture alphabétique. D'après Hérodote (V, 57 - 58) « *ces Phéniciens venus avec Cadmos... introduisirent chez les Grecs, en s'établissant dans ce pays, beaucoup de connaissances, entre autres, celle des lettres, que les Grecs, autant qu'il me semble, ne possédaient pas auparavant ; ce furent d'abord les lettres dont tous les Phéniciens aussi font usage ; puis, à mesure que le temps passait, en même temps qu'ils changeaient de langue, les Cadméens changèrent aussi la forme des caractères. La plupart des régions d'alentour étaient habitées par des Grecs de race ionienne ; ils empruntèrent les lettres aux Phéniciens qui les leur avaient enseignées et les employèrent légèrement modifiées ; et, en les employant, ils les firent connaître, comme c'était justice, puisque c'étaient les Phéniciens qui les avaient introduites en Grèce sous le nom de phoinikeia* ». Toutefois, Hérodote omit de parler d'une invention que les Phéniciens, en l'occurrence Cadmos, ont introduit chez les Grecs : l'individu.

À la lumière de ces deux mythes relatifs aux enfants d'Agénor, le roi de Tyr, il ressort que les Grecs reconnaissent le rôle des Phéniciens pour la construction d'un pont ethnoculturel entre l'Orient et l'Occident. Peut-être faut-il rappeler que le nom donné au frère d'Europe est Cadmos. Après la suppression du suffixe grec « os », il en reste « *cadm* », ce qui correspond au terme phénicien « *Qdm* » qui désigne l'Orient. Cela étant, Cadmos ou Kadmos serait un nom destiné à évoquer l'origine ou l'appartenance géographique : pour les Grecs, il est celui qui vient d'Orient. Voilà donc l'Orient au cœur de l'Occident. C'est l'expression d'une osmose ethnoculturelle de très grandes promesses. Cette expérience phénicienne se fit grâce au changement qui eut lieu à la suite de l'invasion des Peuples de la Mer, autour de l'an 1200 avant J.-C. Sans les progrès réalisés dans les domaines de la métallurgie, de la charpenterie et des constructions navales, les Phéniciens n'auraient pas réussi à traverser toute la Méditerranée, partant de Tyr ou de Sidon, pour les ports lointains de la Grèce et au-delà de la Grèce, vers le soleil levant.

C'est au cours de ces longs voyages qu'ils ont reconnu les côtes de la Méditerranée centrale et occidentale : la Sicile, la Sardaigne, Malte, les côtes méridionales de la péninsule Ibérique. Chemin faisant, ils reconnurent les contrées septentrionales de l'Afrique du Nord. Dans son *Histoire de la guerre du Péloponnèse* (VI, 2, 6) Thucydide, historien grec du Ve siècle avant J.-C., fit allusion à la présence des Phéniciens en Sicile en ces termes : « *Autour de toute la Sicile, les Phéniciens occupent des pointes qui s'avancent dans la mer et les petites îles situées près du rivage pour faire du commerce avec les Sikèles. Mais lorsque les Grecs vinrent par mer, en grand*

nombre, ils abandonnèrent la plupart de ces lieux et se réunirent à Motyé, à Soleis et à Panormos, près des Elymes, parce qu'ils se fiaient à leur alliance avec les Elymes et parce que, de là, la distance entre la Sicile et Carthage est plus courte. ».

Des découvertes archéologiques ont confirmé cette tradition qui resta longtemps l'objet de controverse. Il y eut des adversaires acharnés contre toute colonisation phénicienne en Sicile avant la fondation de Carthage, qui allaient jusqu'à récuser le témoignage de Thucydide. Mais l'examen du dossier archéologique autorise l'affirmation de la présence phénicienne dans l'île des *Sikèles* vraisemblablement dès l'aube de l'âge du fer ; à ce propos, on peut invoquer la découverte d'une statuette en bronze à Sciacca, non loin de Sélinonte. Cette statuette, dont la facture inviterait à la situer vers la fin de l'âge du bronze, représenterait le dieu Melqart. L. Bernabò Brea releva dans la culture indigène du Cassibile, aux environs de Syracuse, des objets qui semblent avoir subi une influence phénicienne, ce qui militerait en faveur de l'antériorité de la présence phénicienne par rapport à la colonisation grecque.

Pour les Phéniciens dans la péninsule Ibérique, écoutons d'abord le polygraphe Diodore de Sicile (V, 35, 5) : « *Le pays des Ibères contient les plus nombreuses et les plus belles mines d'argent que l'on connaisse. Les Indigènes en ignoraient l'usage. Les Phéniciens, venus pour faire du commerce, achetèrent cet argent en échange d'une petite quantité de marchandises. L'ayant porté en Grèce, en Asie et chez les autres peuples, ils acquirent ainsi de grandes richesses. Ce commerce, exercé par eux pendant longtemps, accrut leur puissance et leur permit d'envoyer de nombreuses colonies soit en Sicile et dans les îles voisines, soit en Libye, en Sardaigne et en Ibérie.* ».

Pour mener à bien leurs entreprises, les Phéniciens nouèrent des liens avec les Ibères et fondèrent « *Gadeira* », leur premier établissement sur la côte Nord de ce que les Phéniciens semblent avoir baptisé « *colonnes de Melqart* », le dieu tutélaire de Tyr, protecteur de sa marine et de ses navigateurs qui, pour s'orienter, savaient se servir de la Petite Ourse, appelée par les Grecs « *Phoeniké* ». L'historiographie gréco-latine mentionne cette fondation tyrienne sous le nom soit de Gadès, soit de Gadir ou Gadeira ; elle correspond à l'actuelle ville de Cadix. Ce sont des noms qui dérivent du toponyme phénicien *Gdr* qui signifie mur ou enclos. Il évoque ici une ville fortifiée. Le substantif *Gdr* est bien connu dans la langue arabe d'aujourd'hui, où il désigne le mur. De nombreux sites phéniciens ont été explorés si bien que le dossier archéologique actuellement disponible autorise une bonne reconstitution des aspects revêtus par la présence phénicienne dans la péninsule Ibérique. Au Portugal, on a reconnu et exploré le Monte Abul, un grand site phénicien du VIIe siècle avant J.-C. Pour la sécurité de leur présence dans la péninsule Ibérique, les Phéniciens ne pouvaient

pas se passer des îles Baléares. Les fouilles à Ibiza ont abouti à l'identification d'une forteresse, d'habitations, de sanctuaires et d'une très vaste nécropole.

En Sardaigne, les vestiges phéniciens revêtent des manifestations spectaculaires à Nora, Tharros, Bithia, Monte Sirai, Sulcis, Antas, etc. Ce sont des sanctuaires, des nécropoles, des habitations et une riche moisson de stèles, d'inscriptions et d'autres objets qui servirent de mobilier funéraire : poterie, bijoux, amulettes, ivoires et bien d'autres choses qui permettent la reconstitution de la vie quotidienne.

L'île de Malte, l'antique *Melite* fut, au dire de Diodore de Sicile (V, 12) « *colonisée par les Phéniciens qui, étendant leur commerce jusqu'à l'Océan occidental, se sont emparés de ce refuge, situé en pleine mer et pourvu de bons ports* ». L'exploration de sites comme GhajnQajjet et Tas-Silg et Gozo, l'antique Gaulos, a permis la récupération d'un matériel riche et divers : des inscriptions, des ivoires, etc. Aux yeux des Phéniciens, Malte revêtait une valeur stratégique de très grande importance : elle était primordiale pour la protection de leur présence en Méditerranée centrale et occidentale.

L'historiographie gréco-latine rapporte une foule de données sur les Phéniciens en Afrique du Nord. Voici comment l'historien byzantin Procope « *Belumvandalum, II, 10 - 13* » se représente la colonisation phénicienne en Afrique romaine : « *lorsque les Hébreux, après leur sortie d'Égypte, arrivèrent près des limites de la Palestine, Moïse..., qui les avait guidés, mourut. Il eut pour successeur Josué, fils de Navé, qui fit entrer ce peuple en Palestine et qui occupa le pays, montrant dans la guerre une valeur surhumaine. Il triompha de toutes les tribus, s'empara sans peine des villes et acquit la réputation d'un chef invincible. Alors, toute la région maritime qui s'étend de Sidon jusqu'aux frontières de l'Égypte était appelée Phénicie ; dès une époque lointaine, elle fut soumise à un roi, comme le disent d'un commun accord ceux qui ont écrit sur les Antiquités phéniciennes. Là, vivaient des tribus qui comptaient une grande multitude d'hommes, les Gergéséens, les Jébuséens et d'autres encore qui sont nommés dans l'histoire des Hébreux. Cette population, lorsqu'elle vit qu'il était impossible de résister au général étranger, sortit de sa patrie et se rendit en Égypte. Mais, constatant que la place lui manquerait dans une contrée qui fut de tout temps très peuplée, elle se dirigea vers la Libye.*

Les nouveaux venus l'occupèrent tout entière, jusqu'aux colonnes d'Héraclès, et y fondèrent un grand nombre de villes ; leur descendance y est restée et parle encore aujourd'hui la langue des Phéniciens. Ils construisirent un fort en Numidie, au lieu où s'élève la ville de Tigisis. Là, près de la grande source, on voit deux stèles de pierre blanche, portant gravées en lettres phéniciennes et dans la langue des Phéniciens une inscription dont le sens est : 'Nous sommes ceux qui avons fui loin de la face du brigand Josué, fils de Navé'.

Avant eux, la Libye était habitée par d'autres peuples qui, s'y trouvant fixés depuis une haute Antiquité, étaient regardés comme autochtones... Plus tard, ceux qui quittèrent la Phénicie avec Didon allèrent rejoindre ces parents établis en Libye et furent autorisés par eux à fonder Carthage. Puis, devenue grande et très peuplée, Carthage fit la guerre à ses voisins qui, comme nous l'avons dit, étaient venus de Palestine et qui s'appellent maintenant les Maures. Elle les vainquit et les refoula le plus loin qu'elle put. ».

Ce texte a le mérite de nous fournir l'état des connaissances dont on pouvait disposer au VI^e siècle de l'ère chrétienne sur « *les Phéniciens en Afrique du Nord* ». On y retrouve les deux vagues de migrants qui avaient touché ce que Procope désignait par le toponyme « *Libye* » c'est-à-dire l'ensemble de l'Afrique septentrionale. L'historiographie hellénophone utilisait encore le toponyme Libye pour nommer ce que les textes latins appelaient depuis très longtemps « *Afrique* ». L'évocation des Hébreux fait penser aux Peuples de la Mer qui semblent avoir été à l'origine d'un gigantesque mouvement migratoire d'Est en Ouest, provoqué par un autre mouvement très violent, se développant à la manière d'une avalanche et poussant des peuples nombreux et divers dont les ethnonymes invitent à situer leurs terres d'origine du côté de la Grèce, de l'Italie, des îles, comme la Sicile et la Sardaigne. La Libye et l'Égypte avaient d'une manière ou d'une autre participé à ce mouvement migratoire qui, en plus de la transformation profonde et multiple du Proche Orient sur tous les plans ethnique, politique, social et culturel, donna naissance à une nouvelle Méditerranée avec, notamment, les deux colonisations phénicienne et grecque. Les sources de Procope établissent un lien entre la présence phénicienne en Afrique du Nord et les Hébreux. Ce lien, nous le trouvons dans une tradition rapportée par El-Bekri, un géographe arabe du XIII^e siècle de l'ère chrétienne. Dans sa Description de l'Afrique septentrionale, traduite par Mac Guckin de Slane et publiée à Alger en 1913, nous lisons : « *On dit que Carthage fut bâtie par Didon, roi contemporain de David, père de Salomon, et que, entre l'époque de sa fondation et celle de la ville de Roumiya, il y a un intervalle de soixante et douze ans.* ».

Le même auteur fait état d'une tradition relative à la fondation de Carthage : « *À la demande 'Raconte-nous l'histoire de Carthage !' un vieillard répondit : 'Cette ville fut bâtie par un peuple, dernier reste de la nation adite, qui périt dans un ouragan'* ». Aurions-nous là un souvenir altéré de la catastrophe générée par les Peuples de la Mer ? Il ne serait pas d'ailleurs inopportun de signaler que, dans une certaine mesure, la tradition d'El-Bekri se recoupe avec le texte de Procope : l'un et l'autre parlent d'inscription gravée sur « *deux stèles, de pierre blanche* », texte de Procope, ou sur « *une pierre* », texte d'El-Bekri. Mais, si Procope précisa qu'il

s'agissait d'une inscription phénicienne tant pour les caractères que pour la langue, le géographe arabe ne jugea pas nécessaire de le spécifier. Procope atteste que, de son temps, c'est-à-dire à la veille de la conquête arabe, la langue punique était encore vivante en Afrique du Nord, témoignage qui confirme ce qu'avait affirmé Saint Augustin à propos des paysans numides qui vivaient dans les campagnes, aux environs d'Hippone : dans l'une de ses lettres, il écrivit « *Undeinterrogatirusticinostri quid sint, punicesrespondentescanani* ».

À propos de ces deux traditions de Procope et d'El-Bekri relatives à Carthage, il y a lieu de signaler la manière dont chacun d'entre eux rendit l'information compatible avec son propre contexte. Pour l'un et l'autre, les fondateurs de Carthage sont des immigrants qui fuirent des envahisseurs. Mais il y a divergences quant à l'identité de ces envahisseurs : Procope y reconnaît les Hébreux alors que pour El-Bekri, il s'agit « *d'un dernier reste de la nation adite* ». Le premier se réfère à un contexte biblique, tandis que l'autre fit appel à une tradition coranique. Par ailleurs, Didon, la fondatrice de Carthage, est perçue comme une reine contemporaine de David, père de Salomon, deux figures illustres de la tradition coranique.

En Afrique du nord, les premières manifestations de la présence phénicienne dont on possède un repère historiographique concernent Utique : elles remonteraient à l'extrême fin du XIII^e siècle avant J.-C. Nous devons cette information à Velleius Paterculus, qui vivait sous le règne d'Auguste. Les Phéniciens s'y installèrent quelques années après la fondation de Gadeira, ci-dessus évoquée. « *À cette époque, écrivit Velleius Paterculus, la flotte tyrienne, qui dominait la mer, fonda Gadès à l'extrémité de l'Espagne et au terme de notre monde. Utique fut aussi fondée par les Tyriens peu d'années après.* ».

Mais le toponyme « *Utica* » inviterait à ne pas y voir une fondation proprement phénicienne, il s'agirait plutôt d'un groupe d'immigrants qui auraient élu domicile à Utique, auprès de l'agglomération autochtone qui occupait déjà les lieux. Pour justifier cette approche, on s'appuie sur l'origine libyque du toponyme : *Utica* relève d'une longue série de toponymes caractérisés par l'initiale « *U* » qui, dans la langue libyque comme dans de nombreux dialectes berbères d'aujourd'hui, signifie « *fil de, enfants de...* ». Parmi les toponymes à initiale « *U* », on peut citer à titre d'exemples : Uzappa, Uthina, Uchi Maius, Uzalis, Uchres, Usalis, Uccula, Ulisippira, Upenna, Uzitta, Uzae, etc.

D'après le paragraphe 134, d'une compilation anonyme, connue sous le titre « *Sur les merveilles entendues* », Utique serait fondée par les Phéniciens 287 ans avant Carthage. Cette indication situe la fondation d'Utique en 1101 avant J.-C. L'auteur de cette compilation prétend avoir consulté des sources phéniciennes.

Après la venue des immigrés phéniciens, Utique devait se présenter comme une ville double avec des quartiers pour la population libyque et des quartiers pour les Phéniciens dont les habitations et autres locaux devaient être alors construits en matériaux légers et périssables, non loin du noyau libyque pour les échanges et suffisamment près de la mer pour qu'ils pussent aisément se mettre à l'abri de toute agression : voilà ce qui pourrait justifier l'absence de vestiges archéologiques relatifs à cette haute époque. Selon Pline l'Ancien (*Hist. Nat.*, XVI, 216) il y avait un temple d'Apollon qui remonterait aux origines de l'installation phénicienne à Utique « *où tiennent encore les poutres de cèdre de Numidie telles qu'elles furent posées lors de la fondation de la ville, il y a 1 178 ans* ».

Si Gadeira ou Gdr en Espagne et Lixus ou Lks au Maroc avaient, chacune, disposé d'un temple consacré au culte d'Héraclès, identifié sans doute au dieu de Tyr Melqart, Utique, d'après Pline l'Ancien, se dota d'un temple pour le culte d'Apollon. Mais rien n'empêche d'y reconnaître Melqart, sachant que les deux divinités étaient, dans leurs univers respectifs, considérées comme archéètes.

De nombreux autres textes anciens traitent de la présence phénicienne en Afrique du Nord. Au premier siècle avant J.-C., Salluste (*Jug.* XIX, 1 - 2) parla de la fondation de villes sur la côte : « *Plus tard les Phéniciens, les uns pour dégager leur pays d'un excès de populations, d'autres par esprit de conquête, rangeant de leur côté la plèbe et les gens avides d'aventures, allèrent fonder sur la côte Hippone, Hadrumète, Leptis, d'autres villes encore, et celles-ci, bientôt prospères, devinrent l'appui ou la gloire de leurs métropoles. Pour Carthage, j'aime mieux n'en rien dire que d'en dire trop peu, puisque mon sujet m'entraîne ailleurs.* ».

Nous avons là un témoignage historiographique d'une portée énorme pour la connaissance de la colonisation phénicienne en Afrique du Nord. Chacune des cités mentionnées connut un développement considérable que l'on peut suivre à la lumière d'une riche documentation historiographique, épigraphique et archéologique. Pour Hadrumète dont le nom phénicien semble avoir été Hadrim, qui est le pluriel de dar ou dor avec le sens d'habitation ou d'enclos, les données disponibles ne permettent pas de reconstituer le paysage urbain dans son intégralité. D'après Solin, un compilateur du III^e siècle de l'ère chrétienne, Hadrim, dont les Romains firent Hadrumetum, en collant au toponyme originel le suffixe latin « tum », serait une fondation tyrienne. Pour Hippo et Leptis, le contexte et les protagonistes de leur genèse constituent un problème qui n'est pas encore résolu. Par ailleurs, Hippo, mentionné par Salluste, pose un problème d'identification : la question est de savoir s'il s'agit de Bizerte qui, dans l'historiographie gréco-latine, se présente sous le nom de Hippo Diarrythus ou s'il faut y recon-

naître, Hippo Regius, devenue Bône en Algérie orientale et que les Arabes ont rebaptisée Annaba. Rien n'autorise à prendre une position nette bien que la tentation de privilégier Bizerte paraisse légitime.

Quant à l'étymologie du toponyme, on ne dispose pas d'une solution péremptoire. Le recours à une racine sémitique ne semble guère envisageable. Peut-être faut-il signaler que, non loin de la ville de Mahdia, en Tunisie, il y a une localité qui porte, aujourd'hui, le nom de *Hiboune*, lequel serait une altération tardive de Hippo. Les linguistes reconnaissent la permutation entre les deux labiales P et B. Devant la difficulté de lui reconnaître une origine sémitique, serait-il possible de chercher du côté libyque ?

Le problème de l'identification de *Leptis* aurait pu se poser, puisqu'en Afrique du Nord il y a deux cités qui se prévalent du même toponyme : l'une se trouve en Tunisie, sur la côte orientale, située entre Hadrumetum et Thapsus, un grand port punique, sis à quelques kilomètres au nord de Mahdia. Dans des textes latins, elle porte le qualificatif de *minor* ou parfois *minus*, ce qui la distingue de l'autre *Leptis* ou *Lepcis*, sise en Tripolitaine et souvent qualifiée de *Magna*. Dans certaines inscriptions *néopuniques*, elle porte le nom de *Lpqy*, qui est à l'origine de la forme latine de *Lepcis*. L'historiographie contemporaine propose à ce toponyme une origine libyque tout en évitant de lui donner une signification précise. Mais s'agit-il d'une localité autochtone qui bénéficia d'un apport phénico-punique de nature ethnoculturel ? Cette hypothèse paraît légitime. À cette *Leptis* de Tripolitaine, Salluste, « *Jug.*, LXXVIII, 1 - 5 » consacre un paragraphe qui ne laisse aucun doute sur son identification :

« *La ville de Leptis a été fondée par des Tyriens qui, dit-on, chassés de leur patrie par des troubles civils, vinrent s'établir en ces lieux. Elle est située entre les deux Syrtes, qui doivent leur nom au caractère même de ces rivages. Il y a, en effet, presque à l'extrémité de l'Afrique, deux golfes d'inégale grandeur, mais de même nature ; très profonds près du rivage, leurs autres parties, au hasard des circonstances et des tempêtes, présentent ici des gouffres, là des bas-fonds. Lorsque la mer devient forte et mauvaise sous l'action des vents, les vagues entraînent avec elles de la vase, du sable, même d'immenses rochers, et l'aspect des lieux change avec les vents ; le nom de Syrtes vient du verbe traîner. Seule la langue des habitants de Leptis a changé, par suite des mariages avec les Numides. Les lois et les mœurs sont demeurées pour la plupart celles de Tyr. Il leur était d'autant plus facile de les garder qu'ils vivaient loin de l'autorité royale : entre eux et la partie la plus peuplée de la Numidie, c'était de grands déserts.* ».

Ce texte revêt une importance considérable pour la présence phénicienne en Afrique du Nord, notamment en Tripolitaine. La cité se trouve dans des territoires numides. La population autochtone est libyco-numide, c'est-à-dire de la branche numide qui,

elle-même, relève de la race libyque. Cela étant, on pourrait induire que la langue des autochtones était celle-là même qui servit pour la traduction de la dédicace gravée en langue punique sur la façade du mausolée de Dougga. Les fondateurs de cette « colonie » vinrent de Tyr, chassés par des troubles civils.

De quoi s'agissait-il ? Le texte lui-même ne recèle aucune donnée susceptible de servir l'enquête pour fixer les causes et la date de cette fondation. Les troubles civils évoqués par Salluste avaient quelque rapport avec les incursions assyriennes qui finirent par mettre fin à l'indépendance des Tyriens. Les Assyriens n'avaient pas cessé d'opprimer les cités phéniciennes depuis le règne de *Tiglatpileser* (1112 - 1074 avant J.-C.) Mais l'impérialisme des monarques assyriens atteignit son paroxysme sous le règne d'*Assarhadon* (681 - 668) et d'*Assourbanipal* (668 - 626) : le roi de Tyr semble avoir perdu son autonomie ; on lui imposa un traité qui limitait ses prérogatives. C'est dans un tel contexte qu'on pourrait situer les troubles civils auxquels Salluste fit allusion quand il parla de la fondation de Leptis d'entre les deux Syrtes.

Dans ses *Punica*, œuvre qui remonte au premier siècle après J.-C., Silius Italicus évoqua les deux cités Oea et Sabrata qui, avec Leptis, forment la Tripolitaine. Si, d'après ce poète latin, la fondation de Sabrata paraît une initiative tyrienne, Oea est présentée comme une colonie mixte : on y trouvait sûrement des autochtones, en l'occurrence, des Numides auxquels se mêlèrent d'autres Africains et des Siciliens. Il s'agirait d'une colonie secondaire, née d'une colonie plus ancienne sur le modèle d'Acholla, en Tunisie, à cinquante kilomètres au nord de Sfax. On attribue sa fondation à des immigrés phéniciens, venus de Malte.

Comme pour la Tunisie et la Tripolitaine, les auteurs de l'Antiquité classique fournissent des informations sur la présence phénicienne au Maroc. Le Périple dit de *Scylax* qualifie Lixus de « Cité des Phéniciens ». Pline l'Ancien rapporte des traditions qui concernent Lixus et son temple. Il mentionne Tingi, Rhysadir, Rusibis et Zili. Ptolémée et Strabon en parlent. Tingi est présente dans les Ecrits d'Hécatée de Milet, de Silius Italicus, de Pomponius Méla et de Plutarque.

Strabon attribue à Eratosthène une tradition d'après laquelle les Phéniciens auraient établi trois cents colonies le long de l'Océan sur le littoral du Maroc. Les autochtones sont accusés de les avoir détruites. Mais cette tradition fut récusée par les Anciens eux-mêmes. Que dire alors de ces villes disparues comme Cotté, Lissa, Thrinké, Exsilissa dont le souvenir est transmis par de nombreux auteurs anciens tels Hécatée de Milet, Pline, Strabon et Ptolémée ? Voilà une question qui risque de rester sans réponse.

En tout état de cause, la présence phénicienne au Maroc est bien présente dans les préoccupations des auteurs anciens qui avaient utilisé des sources écrites et

parfois orales. Pour l'historiographie antique, relative à la colonisation phénicienne au Maroc, on peut se référer à l'ouvrage de Raymond Roger, paru en 1924 à Paris sous le titre *Le Maroc chez les auteurs anciens*.

Les informations que nous devons à ces auteurs grecs ou latins restent parcimonieuses et souvent plus proches du mythe ou de la légende que de l'histoire. On y trouve des allusions à des écrits phéniciens ou puniques : Salluste affirme avoir utilisé des livres puniques qui appartenaient au roi de Numidie Hiempsal. Il régna, semble-t-il, au premier siècle avant J.-C. Comment Salluste put-il se servir de ces « *libripunici, qui regis Hiempsalis dicebantur* » ? Il a sûrement eu recours à une traduction grecque ou latine.

Y avait-il dans ces « *Livres Puniques* » qui avaient garni les bibliothèques des rois massyles, des informations sur la présence phénicienne en Algérie ? C'est possible. Mais force est de reconnaître que, dans l'état actuel du dossier, il n'y a rien qui, dans l'historiographie antique, puisse se rapporter à des fondations phéniciennes en Algérie à l'exception, peut-être, de la ville de Tigisis, située au Sud-Est de Cirta, l'actuelle Constantine. Quant à Auza, mentionnée par Ménandre d'Éphèse, elle échappe encore à toute tentative d'identification.

Après cette revue succincte et forcément lacunaire des données fournies par les auteurs anciens, il y a lieu de s'interroger sur leurs apports. D'emblée, il ressort qu'elles sont le plus souvent tributaires du mythe qui s'aggrave à la réalité. Pour s'en servir, un travail de tamisage et d'analyse s'avère indispensable. Il faut savoir séparer l'ivraie du bon grain. Pour fixer chronologiquement la fondation de certaines cités phéniciennes comme Gadès ou Utique, les auteurs classiques se réfèrent à ce qu'ils appellent « *le retour des Héraclides* ».

L'historiographie classique laisserait entendre que les premières manifestations phéniciennes en Grèce et en Méditerranée occidentale remonteraient au début de l'Âge du fer et au lendemain de l'invasion des Peuples de la Mer. C'était l'époque des grandes navigations qui conduisaient la marine phénicienne aux Pays de Tarshish et d'Ophir, au temps de Hiram, roi de Tyr et de Salomon, fils de David, conquérant de Jérusalem, dont il se fit le roi. Le commerce fut donc à l'origine de la présence phénicienne en Afrique du Nord, qui se concrétisa sur le terrain par des colonies officielles et par des colonies privées. Il faut ajouter que toutes les fondations phéniciennes, mentionnées par les auteurs anciens, sont côtières et conçues pour le commerce avec les autochtones. Hérodote (*Histoire*, IV, 196) rapporte une tradition relative à la manière dont les Phéniciens procédaient pour établir le contact avec les autochtones : « *Les Carthaginois disent encore ceci : qu'il y a une contrée de Libye, et des hommes qui y habitent, en dehors des Colonnes d'Héraclès ; que, lorsqu'ils sont arrivés chez ces hommes et qu'ils ont débarqué leurs marchan-*

dises, ils les déposent en rang le long de la grève, se rembarquent sur leurs vaisseaux, et font de la fumée ; les indigènes, voyant cette fumée, se rendent au bord de la mer, déposent de l'or qu'ils offrent en échange de la cargaison, et s'en retournent à distance ; les Carthaginois débarquent, examinent l'or ; s'il leur paraît équivaloir la cargaison, ils l'enlèvent et s'en vont ; s'il ne leur paraît pas équivalent, ils remontent sur leur vaisseaux et s'y tiennent ; les indigènes s'approchent et ajoutent de l'or à ce qu'ils avaient déposé, jusqu'à ce qu'il les aient satisfaits. Ni l'une ni l'autre partie, disent les Carthaginois, ne fraude : eux-mêmes ne touchent pas à l'or avant qu'il ait atteint à leur avis une valeur égale à celle de la cargaison, et les indigènes ne touchent pas aux marchandises avant qu'eux aient pris l'or. ».

L'historiographie classique est donc bien loin d'ignorer la présence des Phéniciens en Grèce archaïque, à Chypre, dans les îles et sur les côtes de la Méditerranée occidentale. Pour la connaissance de leurs établissements en Afrique du nord, les données fournies par les auteurs grecs et latins restent bien en deçà du nécessaire. Que faire alors pour instruire les dossiers des cités fondées par les Phéniciens ?

Pour pallier la pauvreté de la documentation historiographique, l'enquête sur la présence phénicienne en Afrique du Nord dispose d'une masse considérable de matériaux archéologiques, épigraphiques et iconographiques. Les explorations effectuées sur le terrain ont permis de reconnaître et de fouiller de nombreux sites. Les données recueillies contribuent à rendre le faciès anthropologique de ceux qui se disaient Cananéens et que nous appelons Phéniciens ou Puniqes. Aux vestiges qui, *in situ*, relèvent de l'architecture et de l'urbanisme, s'ajoutent les matériaux dont regorgent les musées et les dépôts ; ils couvrent l'ensemble des préoccupations de l'homme tant pour le Sacré que pour le Profane : l'individu, ses relations sociales, ses activités économiques, ses choix politiques, ses croyances, sa perception de la mort, l'aménagement de l'espace, bref tous les produits de son activité et de ses fantasmes. D'ailleurs, les dossiers archéologiques, épigraphiques et iconographiques n'ont pas fini de s'enrichir et pour l'instruction et pour l'interprétation.

Bibliographie

- Arnaud, D., « Les ports de la 'Phénicie' à l'âge du Bronze Récent (XIV-XIII siècles) d'après les textes cunéiformes de Syrie » *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici*, 30, 1992.
- Aubert, M. A., *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, Barcelone, 2009.
- Bartoloni, P., *Le stelearchaiche de Cartagine*, Rome, 1976.
- Bartoloni, P., *Sulcis*, Rome, 1989.
- Batoloni, P., *I Fenici e I Cartaginesi in Sardegna*, Sassari, 2009.
- Bartoloni, P., *Fenici e Cartaginesi nel Mediterraneo fra VIII e V sec. a. C.*, Sassari, 2010.
- Bartoloni, P., *Fenici e Cartaginesi (780-238)*, Sassari, 2011.
- Bernabò Brea, L., « Leggenda e archeologia nella protostoria siciliana » in *Kokalos*, X et XI (1964-1965), pp. 1 - 33.
- Blázquez et autres, *Fenicios y Cartagineses en el Mediterraneo*, Madrid, 1999.
- Bondi, S. F., « La frequentatione precoloniale fenicia » in *Storia dei Sardi e della Sardegna*, Milan, 1988.
- Bondi, S. F., « Elementi di Storia fenicia nell'età dell'espansione mediterranea » *ACFP*, III, Tunis, 1995.
- Buccellati, G., *Cities and Nations of Ancient Syria*, Rome, 1967.
- Ciasca, A., « Osservazioni sulla colonizzazione fenicia » in S. Massoni, ed., *Nuove fondazioni nel Vicino Oriente, antico: realtaeideologia* (Seminario di Orientalistica, 4), Pise, 1994, pp. 371 - 373.
- Colin, F., *Les peuples libyens de la Cyrénaïque à l'Égypte*, Louvain-la-Neuve, 2000.
- Falsone, G., « Sulla cronologia del brozo fenicio di Sciacca alla luce delle nuove scoperte di Huelva e Cadice » in *Studi sulla Sicilia Occidentale in onore di Vincenzo Tusa*, Padoue, 1993, pp. 45 - 56.
- Grayson, A. K., *Assurian Rulers in the Early First Millennium B.C. I (1114-859 B.C). The Royal Inscriptions of Mesopotamia Assyrian Periods*, vol. 2, Toronto : University of Toronto Press.
- Del Olmo Lete, G., *Mitos y Leyendas de Canaan*, Madrid, 1981.
- Elayi, Josette, « Studies in Phoenician Geography during the Persian Period » in *Journal of Near Eastern Studies*, 41, 1982, pp. 83 - 110.
- Ennabli, A., *Pour sauver Carthage*, INAA, Tunis, 1992.
- Fantar, M. H., *Carthage, approche d'une civilisation*, 2 vol., Tunis, 199 ?.
- Fantar, M. H., *Fenice e cartaginesi*, Milan, 1997.
- Ferjaoui, A., *Recherches sur les relations entre l'Orient phénicien et Carthage*, Tunis, 1992.
- Gras, M., Rouillard P., Teixidor J., *L'Univers phénicien*, Paris, 1989.
- Lipinski, E., *The Aramaeans: Their Ancient History, Culture, Religion*, Louvain, 2000.
- Lipinski, E., *On the Skirts of Canaan in the Iron Age*, Louvain, 2006.
- Mata Pardo, P., *Mediterráneo: Fenicia, Grecia y Roma*, Madrid, 2002.
- Moran, W. L., *Les lettres d'el-Amarna*, Paris, 1987.
- Moscato, S., *Il mondo dei Fenici*, Milan, 1966.
- Moscato, S., « La questione fenicia », *Rendiconti dell'Accademia Nazionale dei Lincei*, 1963, pp. 483 sqq.
- Ramon, J., « Sobre los orígenes de la colonia fenicia de Eivissa » in *Eivissa*, XII, 1981.

- Ribichini, S., *Poenus advena: Gli dei fenici e l'interpretazione classica*, Rome, 1985.
- Röllig, W., « Über die Anfänge unseres Alphabets » in *Das Altertum*, 1985.
- Sader, H., « Les territoires des villes phéniciennes : reliefs accidentés, modèles unifiés » in *Fenicios y territorio: Actas del seminario internacional sobre temas fenicios*, Alicante, 2000, pp ;
- Szzyrmer, M., « La littérature punique », in *Archéologie vivante*, I, 198.
- Xella, P., *Gli antenati di Dio, divinità e miti della tradizione di Canaan*, Vérone, 1982.
- Xella, P., *Testi rituali di Ugarit*, Rome, 1981.